

TURGEON, LAURIER [dir.]. *Territoires*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Patrimoine en mouvement », 2009, 218 p. ISBN 978-2-7637-9016-9

Vanessa Ferey

Volume 10, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1013574ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1013574ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ferey, V. (2012). Compte rendu de [TURGEON, LAURIER [dir.]. *Territoires*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Patrimoine en mouvement », 2009, 218 p. ISBN 978-2-7637-9016-9]. *Rabaska*, 10, 279–285.
<https://doi.org/10.7202/1013574ar>

cuits touristiques sont créés pour les montrer et, si possible, les faire visiter. La maison hantée cesse de faire peur, elle attise la curiosité, ne provoque plus cette terreur et cette fascination qui la faisaient participer à l'univers du sacré.

Stéphanie Sauget ne résout pas l'énigme de la réalité objective de la hantise. Tel n'était pas son objectif, et on lui en sait gré. La vérité des maisons hantées réside dans le fait qu'elles sont hantées parce qu'on les croit hantées, et qu'on est fondé de le croire en vertu de la sincérité du témoignage de ceux qui ont vu les fantômes ou constaté des intersignes. Les chasseurs de fantômes qui les traquent ramènent bien peu de prises dans leurs carniers.

L'étude foisonnante de Stéphanie Sauget, dont le style ne le cède en rien à la richesse de l'érudition, est un livre nécessaire pour qui s'intéresse à un phénomène omniprésent sur certaines chaînes télévisuelles. J'en ai fait une lecture enthousiaste en espérant que, dans un proche avenir, un chercheur se penche sur nos maisons hantées pour analyser ce côté de notre imaginaire collectif plus souvent qu'autrement laissé dans l'ombre : notre rapport au surnaturel.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

TURGEON, LAURIER [dir.]. *Territoires*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Patrimoine en mouvement », 2009, 218 p. ISBN 978-2-7637-9016-9.

« Territoires ». Quiconque traverse ceux du Québec, terre d'échanges et de rencontres depuis l'époque coloniale, ne peut être que frappé par leur diversité. L'ouvrage de Laurier Turgeon ancre ici une réflexion sur la notion de territorialité au travers des espaces mobiles, pays métissés et territoires pluriels du Québec. Entre « déterritorialiation » et « multiterritorialisation », les auteurs du recueil formulent l'hypothèse qu'un espace est un facteur essentiel de développement d'une identité, qu'il soit réel, physique ou symbolique. Au travers des formes variées d'expression et de construction du territoire, tant dans l'art, les aménagements spatiaux ou encore les pratiques culturelles telles que les récits, les rituels et la consommation alimentaire, les intervenants illustrent ici les confins d'une notion dont nous connaissons finalement peu les conditions et facteurs d'apparition.

Symboliquement, les premières lignes de l'ouvrage s'offrent à l'historiographie des premiers temps du Musée de la civilisation de Québec. La préface de Marie-Charlotte De Koninck mentionne les deux projets successifs d'exposition permanente *Mémoires* puis *Territoires*, qui marquent la linéature d'une identité, celle d'une civilisation et de son musée. Dès lors,

Laurier Turgeon énonce dans son introduction, « Territoire et identités », que la stratégie identitaire déployée sur un territoire se définit aussitôt qu'il est pratiqué. En outre, tout ce qui a du territoire en produit également. Il est ainsi construit par « une volonté d'action sociale sur un espace », que ce soit l'exemple de l'État qui institue des espaces en territoires pour dire et faire la collectivité ou celui de l'individu lui-même qui territorialise l'espace de son propre corps. L'Homme érige ainsi son territoire au travers de l'espace en tant que champ de construction de son identité, toujours en devenir. L'identité et le territoire du sujet demeurent donc en projet au sein du champ des possibles offerts par les espaces fréquentés et peuvent réciproquement changer dans le temps selon les contextes sociopolitiques. A contrario, la thématique des « non-lieux » de la surmodernité est abordée afin d'exposer la problématique de la compression de l'espace, la modification des échelles spatiales ou encore la perte des repères traditionnels qui participent à leur émergence. L'identité n'est alors plus héritée, mais est continuellement à construire et s'émancipe dans des formes multiples et fluides, sans repères territoriaux précis. Laurier Turgeon s'interroge enfin sur le sens de ces appartenances mobiles qui pourraient amorcer « la fin des territoires » en remplaçant les « racines » par les « réseaux » via le phénomène de « délocalisation » des relations sociales et l'éclatement des solidarités spatiales. Néanmoins, les individus et les groupes, aussi mobiles et virtuels soient-ils, ne sont-ils pas toujours « quelque part » et de « quelque part » ? Le débat s'ouvre alors sur un rappel de l'émergence du concept de multiterritorialité qui juxtapose l'interaction de plusieurs territoires en créant simultanément des territoires réseaux. Cette dimension multiterritoriale sera abordée tout au long de l'ouvrage selon deux axes, le premier sur les manières de « *Dire et faire les territoires* », le second sur la façon de « *Saisir la multiplicité et la mobilité des territoires* ».

En première partie, « *Dire et faire les territoires* », c'est aussi « dire et faire les identités ». En effet, l'identité spatiale se construit au travers du processus complexe d'« autodescription paysagère » qui instaure des frontières à la fois réelles et imaginaires. La place de la territorialité dans le monde du social, de l'imaginaire, du vécu et de l'histoire est explorée par François Walter dans « L'imaginaire du racinement ». Il rappelle que la territorialité désigne l'ensemble des phénomènes de valorisations individuelles et sociales du territoire et implique l'enracinement et l'attachement au cadre de vie ou d'action. Une territorialité liée à une image que les acteurs d'un territoire se sont forgée d'eux-mêmes en impliquant une sémiotisation de l'espace. La métaphore botanique très présente derrière l'image de l'« enracinement » est expliquée dans le temps afin de dépendre l'aspect « naturel » et préconstruit entre groupes sociaux et lieux, entre pratiques sociales qui se délocalisent et relocalisation des références identitaires. Le paysage est aussi vu comme

un médium qui donne sens au territoire dans la mesure où il représente sa forme visible en traduisant le point de vue de ses acteurs selon leurs pratiques d'appropriation.

Mais le « territoire » est plus qu'une structure sociale ou culturelle, c'est aussi un « mouvement de la sensibilité », un sentiment d'appartenance que Luc Bureau va décrire au travers de « Territoire et identité culturelle, le regard étranger ». Les œuvres de fiction élaborées par les discours ainsi que la réussite de la fiction des uns et des autres dépendent visiblement de l'art de convaincre de chacun et du degré apparent de vraisemblance du discours. Au travers d'une importante anthologie littéraire, l'auteur questionne les lieux en tant que témoins de la vie culturelle des Québécois en regard de celle des Canadiens et des Européens, une culture dans laquelle la fluvialité du Saint-Laurent serait représentative.

Éprouver, percevoir, sentir, vivre, la citation de Pierre Ouellet en préface met le lecteur en garde à propos de l'histoire et de la géographie d'un lieu qui ne sauraient être appréhendées sans le repérage de ses modes d'expérience sensible, les « esthésies », qu'il met en jeu ou dont il est l'enjeu. C'est précisément ce qu'aborde feu David Karel dans son article « Le refus du paysage, le territoire comme lieu de l'Autre » en insistant sur le fait que le paysage n'est rien sinon la trace d'un regard identitaire. Celui de l'étranger y est analysé d'après le mouvement artistique international du « régionalisme » de la France et du Canada anglophone d'après les trois vagues qui lui sont propres, soit le régionalisme touristique, nationaliste et moderniste. L'émotion ainsi dégagée par l'attachement à un lieu est tout aussi fuyante, fragile et changeante que l'identité qu'il représente ou qui y est incarnée. Sur la thématique de la relation transcendantale entre le paysan et la Providence, la Belle Province du Canada français se dessine comme le lieu de l'Autre, un lieu qui doit être constamment réinventé et réinvesti afin de continuer à exister, pour l'Un ou pour l'Autre.

Certes les relations des individus et des sociétés aux territoires habités et fréquentés les modifient et les révèlent. Cependant, afin que ces relations mêlées de sentiments et d'émotions soient tangibles, encore faut-il qu'elles soient incarnées par des objets, monuments et sites sur les territoires qu'elles occupent afin de se faire connaître et reconnaître. Si le territoire se matérialise dans l'espace public ou encore dans l'art, la territorialité et la signification qu'il revêt est analysé par Andrée Fortin dans « Ouvrir le pays, récits de trajectoires » selon un pan méconnu de cette notion, les « récits d'ouverture du pays ». Au travers de divers personnages dont l'étude a contribué à une lecture du territoire en tant que symbole national, la définition de la territorialité québécoise s'est aussi réalisée au travers de trajectoires géographiques, imaginaires et symboliques, qu'elles fussent individuelles ou collectives.

En regard de l'inquiétude justifiée d'Andrée Fortin concluant sur l'effet des fermetures tranquilles des villages, Bruno Jean va réaffirmer la place essentielle de cette ruralité avec « Occuper le territoire, la place de la ruralité dans la construction de l'identité québécoise ». Source de vie et de travail, l'occupation d'un territoire se justifie. Il peut être même issu dans le cas du Québec de ces « angoisses collectives » qui firent de cette appropriation une véritable obsession en parallèle à la faible densité du pays. C'est pourquoi l'organisation intelligente de l'espace rural permettra d'assurer la maîtrise sociale du territoire sur des valeurs telles que la solidarité ou encore la créativité de l'entreprenariat, connues dans l'expérience historique acquise de ces milieux ruraux. La croissance urbaine s'effectuera d'ailleurs dans une dynamique d'interdépendance, tant en ressources naturelles qu'humaines, un phénomène participatif de la construction de l'identité socioculturelle québécoise forgée par les discours qui y représentent la ruralité, qu'elle soit agricole, forestière ou récréotouristique.

Que ce soit en territoires urbains ou ruraux, l'identité québécoise prend également forme au travers de pratiques culturelles moins couramment associées à la spatialité. Parmi elles figurent les récits tels que vus précédemment, mais aussi les fêtes et les rituels, voire la consommation, qui interfèrent tout autant dans sa spécification. C'est cette dimension que choisit de servir Laurier Turgeon dans « Consommer le territoire, les produits du terroir au Québec » afin d'aborder la problématique du développement du marché des produits du terroir, caractéristique des rapports que le consommateur lambda entretient avec les espaces agricoles du Québec. L'auteur mène alors une réflexion sur des thèmes alarmants : le phénomène de localisme en réaction à la mondialisation et l'industrialisation des aliments ; la surconsommation de nos sociétés postmodernes œuvrant en faveur de la malbouffe et du *fast food* ; les réseaux de distribution complexes et parfois anonymes, observant ainsi la rupture radicale qui s'opère entre lieux de production et lieux de consommation. A contrario, l'exemple des légumes autrefois cultivés en Nouvelle-France montre que la notion de territoire se travaille aussi d'après des produits gardés en mémoire jusqu'à aujourd'hui, entre brassages interethniques et intergénérationnels, et s'établit alors comme symbole national grâce à la transmission de ses patrimoines culinaires.

En seconde partie, « *Saisir la multiplicité et la mobilité des territoires* », c'est aussi plonger dans leurs espaces physiques. Ceux investis d'une diversité de fonctions, économiques, symboliques et autres, dont ils portent l'empreinte de leurs utilisations pratiques en tant que marques de ces mêmes fonctions qui leur ont été attribuées. Célia Forget explore dans « Le territoire de la mobilité ou la mobilité du territoire, le caravanning à plein temps » un caractère propre à l'Amérique du Nord, où l'espace et les groupes qui s'y rencontrent ont

toujours été synonymes de mobilité. La vie des campeurs québécois qu'elle dépeint, qu'ils soient « campeurs à plein temps », « campeurs nomades » ou « semi-nomades », prouve que l'espace se perpétue essentiellement par une représentation partagée du territoire au sein de leur communauté, corrélant représentations, idéologies et croyances collectives. Au travers du territoire de la route ou du stationnement, l'évolution des sociétés contemporaines s'oriente sur une mobilité omniprésente et particulièrement prononcée en ce qui concerne les campeurs américains qui construisent et reconstruisent leur territoire dans une quête du « chez-soi », entre errance et enracinement d'un véritable microcosme.

Christian Morissonneau poursuivra cette réflexion sur la mobilité et ses zones de contacts identitaires, ces chevauchements dus à la pluralité des territoires ainsi qu'à leur fluidité, avec « Les territoires de passage, le village mobile et les terres mouvantes ». En relevant plusieurs indicateurs de mouvement des populations – la situation d'un site et les éléments biophysiques qui l'affectent ; les migrations et les mariages exogames qui s'y perpétuent ; les traces d'occupation historique de ces sols –, il souligne que les fronts pionniers de colonisation en mouvement dans l'espace-temps sont peu reconnus et étudiés dans l'histoire de l'occupation des terres agricoles du Québec. Pourtant, ces frontières mouvantes faisaient autrefois office de passages entre colons qui possédaient un cadre de vie à la fois mobile et sédentaire, et prouvent aujourd'hui que la famille constituait le seul réseau stable et fiable.

Si des identités enracinées sur des territoires fixes peuvent devenir mobiles et d'autres issues de territoires mobiles peuvent se sédentariser, le territoire est avant tout une dynamique entre une entité et une autre. Le Soi et l'Autre se constituant ainsi simultanément. Or, l'identité de certains groupes devenus minoritaires est parfois incarnée par leurs descendants au sein d'un seul et même territoire commun, dans un rapport sacré ancestral à une terre symbolisant l'appartenance. Dans « Les “Terres promises”, le rapport des Premières Nations à leurs territoires ancestraux, d'hier à aujourd'hui », Daniel Arsenault relève, avec l'exemple des sites rupestres, endroits consacrés à la poursuite d'activités rituelles, le fait que le territoire est aussi un lieu d'histoire et de mémoire pour les groupes algonquiens. Il est alors à la fois le cadre conceptuel qui témoigne de la connaissance des ressources et cycles naturels qui se transmettent dans les traditions orales, mais aussi l'environnement qui atteste de la reconnaissance d'une idéologie écologique qui le maîtrise en considération du lien organique qui y relie tous les êtres vivants qui l'occupent. Ces lieux d'ancrage identitaire, partagés entre Autochtones et non-Autochtones, demeurent d'ailleurs en constante revendication auprès du gouvernement canadien.

Étienne Rivard renchérit sur le thème de l'autochtonie avec « Les territoires métis, les entre-deux de l'autochtonité au Québec ». Il note que les territoires sont loin d'être des entités closes et substantielles, mais inversement instables et constamment façonnés par les contacts et les échanges avec d'autres territoires et identités. Son étude des discours de l'identité métisse met à jour les chevauchements identitaires opérant sur ses territoires et permet de revoir la réalité sociospatiale du Québec vis-à-vis des relations entre Autochtones et Allochtones qui s'y développent. Les espaces des identités mobiles des Métis y sont ambivalents et les frontières ethniques s'y transgressent allègrement. Cette communauté à part entière, à mi-chemin entre les identités Autochtones et non-Autochtones, bouleverse les catégories socioculturelles existantes et remet en question les conceptions spatiales et la question territoriale autochtones. Des espaces mobiles-flottants et des chevauchements émergent et contreviennent aux frontières territoriales depuis les premiers temps de la définition de l'identité métisse via ses territoires. Des espaces qui se rejoignent pourtant dans la conscience collective au travers du concept stratégique de la « médianeté », offrant de vivre par et à travers eux suite aux métissages.

Un territoire, c'est donc une manière d'habiter, de se nourrir, de s'évader, de se souvenir, soit l'équivalent de toute une vie culturelle qui est investie par les lieux, qui eux-mêmes les investissent à leur tour. Simon Harel, dans « Lieux habités, sur le terrain de l'expérience pratique », critique le lieu et son imaginaire contemporain conformément à la pensée de ce qui pourrait être qualifié de « *dis-* », soit la disjonction ou encore le disparate, des perspectives qui traduisent d'après l'auteur la délocalisation du sens, sa dissémination, voire sa disparition. Au travers de l'expérience de l'exil et de l'écriture de l'errance, les frontières géographiques se traversent et font de la notion de lieu un point fondamental dans la compréhension de celle de « trajection » suivant nos *habitus* dans une « trajectivité » qui donne sens à nos parcours de déplacement. L'espace-temps de l'écoumène, cet espace d'habitation du genre humain mettant en relation métaphores, symboles, transferts matériels et immatériels, bouleverse radicalement les formes strictes du territoire selon une théorie pratique de médiation. Il est alors démontré que l'« habitabilité » ou la « demeure » offre un relief d'illimitation de l'espace où il n'est plus question uniquement de « lieu d'être », mais aussi de « lieu habité » au travers de l'*oikos* physique ou territorial dévoilé dans les écritures migrantes. Entre ce qui est au travers du *topos*, soit la situationalité, le lieu-substance, et ce qui passe au travers de la *chôra*, soit la situation du site en tant que processus en mouvance, l'empreinte et la matrice, l'*oikos* redonne alors au lieu et à l'habitabilité toute leur portée. Il y rassemble leurs composantes à la fois

physiques et psychiques, spécifiquement dans la formation du sentiment d'identité, jusqu'à la création de paysages sensibles au travers de l'imaginaire des lieux.

Ainsi, *Territoires* trace au-delà de tous cadres préconçus la définition d'une « réalité subjective » selon Henri Dorion, dont nous ne pouvons d'ailleurs qu'esquisser la limite des possibles d'existence. Des relations multiples, complexes et variables structurent ce qu'ils furent, sont et seront dans le temps et dans l'espace, toujours selon des dimensions spatiales et sociales données par des communautés changeantes. L'étude de l'interprétation relationnelle faisant corps avec l'analyse de la dynamique du territoire incombe d'observer les divers niveaux et la multitude de contextes que sous-entendent ses constantes évolutions et transformations, notamment issues du phénomène de multiplication des territoires. De manière constrictive ou expansive, les territoires s'apparentent à des flux circulant aux rythmes de ce qui les anime et de ce qu'ils animent. Parmi les éléments constitutifs de ces espaces mouvants de connivence où l'on retrouve bon nombre de représentations partagées, la mobilité coud de fil blanc les limites de ces derniers. Comme le soutient Laurier Turgeon, elle pourrait bien être l'échappatoire recherchée face aux rapports conflictuels qu'engendrent parfois les tensions et les conflits de cet espace rassembleur, subtil manifeste de nos préoccupations existentielles à l'heure de la mondialisation.

VANESSA FERÉY

Université du Québec à Montréal – Université Sorbonne Nouvelle